



CHRISTOPHE
BOURSEILLER

HISTOIRE GÉNÉRALE DE

L'ULTRA-GAUCHE

SITUATIONNISTES, CONSEILLISTES,
COMMUNISTES DE CONSEILS,
LUXEMBURGISTES,
COMMUNISTES DE GAUCHE,
MARXISTES LIBERTAIRES,
COMMUNISTES LIBERTAIRES,
ANARCHISTES-COMMUNISTES,
GAUCHES COMMUNISTES...



DENOËL
IMPACTS

Extrait de la publication

Histoire générale de « l'ultra-gauche »

DU MÊME AUTEUR

- Les Ennemis du système*, Éditions Robert Laffont, 1989
Extrême Droite, Éditions François Bourin, 1991
Les Faux Messies, Éditions Fayard, 1993
Message reçu, Éditions Spengler, 1995
Mauvais Garçons (en collaboration), Éditions Spengler, 1995
Les Maoïstes, Éditions Plon, 1996
Cet étrange Monsieur Blondel, Éditions Bartillat, 1997
Les Écrivains et l'engagement (en collaboration),
Bibliothèque publique d'information, 1998
Le Guide de l'autre Paris, Éditions Bartillat, 1999
Vie et Mort de Guy Debord, Éditions Plon, 1999 (Pocket, 2002)
Le Miracle inutile, Éditions Flammarion, 2000
Dictionnaire du rock (en collaboration),
Éditions Robert Laffont, 2000
Les Forcenés du désir, Éditions Denoël, 2000
Le Guide de l'autre Londres, Éditions Bartillat, 2001
La Nouvelle Extrême Droite, Éditions du Rocher, 2002
« *Ein Gespenst geht um in Europa* » (en collaboration),
Böhlau Verlag, 2002
La Véritable Histoire de Lutte ouvrière
(en collaboration avec Robert Barcia), Éditions Denoël, 2003
Jacqueline de Jong, Undercover in de Kunst/in art
(en collaboration), Ludion, 2003

CHRISTOPHE BOURSEILLER

Histoire générale de « l'ultra-gauche »

**Situationnistes, conseillistes,
communistes de conseils, luxemburgistes,
communistes de gauche, marxistes libertaires,
communistes libertaires,
anarchistes-communistes,
néo-anarchistes,
gauches communistes...**

**DENOËL
IMPACTS**

www.denoel.fr

© 2003, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 220725163.2
B 25163.5

« Il existe en ce moment trois courants fondamentaux dans le communisme international : le centre, la droite et la gauche (léniniste). En dehors de ces trois courants, il y a différentes sortes d'échappatoires ultra-gauchistes, qui tâtonnent entre le marxisme et l'anarchisme. »

Léon Trotski, Lettre ouverte à la rédaction du journal communiste italien *Prometeo*, le 22 avril 1930, *Bulletin d'information de la Fraction de gauche italienne*, n° 2, septembre 1931.

Introduction

L'AUTRE COMMUNISME

Les perdants

C'est l'histoire d'un *autre* communisme. On ne saurait lui imputer nulle barbarie. Il n'a instauré ni coercition ni injustice. Pas de chaînes. Pas d'esclaves.

C'est le récit échevelé d'agrégats minuscules, de mouvances provisoires et de poussières d'étoiles.

Drôles ou tragiques, lucides ou aveugles, ces « bandes » informelles ont perduré au long du xx^e siècle, à contre-courant des idéologies, des modes et des engouements médiatiques.

Qu'on ne s'y trompe pas. Les protagonistes de « l'ultra-gauche » ne furent ni des « communistes orthodoxes », ni des trotskistes, ni des maoïstes, ni des anarchistes. Que reste-t-il, en somme ? On ne les vit jamais ourdir de meetings monstres, ni se pavaner à la tête de cortèges écarlates... Ils étaient généralement trop peu nombreux et leur culture politique ne les portait pas aux puérides démonstrations de puissance.

On les a affublés de sobriquets divers, comme autant d'étiquettes mal collées, vite arrachées : gauches communistes, communistes de conseils, communistes de gauche, conseillistes, luxemburgistes, situationnistes, marxistes libertaires, néo-anarchistes, communistes libertaires, anarchistes-communistes... Il est toujours malaisé de ranger ceux qui *n'entrent pas dans les boîtes*. Ne se sont-ils pas ingéniés à défier les classements, en décroissant le communisme, en établissant des ponts entre le

marxisme, l'anarchisme et l'art, en osant tout questionner, feu roulant d'interrogations menant sans cesse à de nouveaux mondes ?

Il reste des traces, des visages, des images... Les « ultra-gauche » ont éclos dans les marges de la révolution d'Octobre. Ils n'ont ensuite cessé de contester le « communisme officiel », de dénoncer les crimes commis en son nom. Il s'agissait de maintenir vivante la flamme de l'idéal. De *leur* idéal.

Qui furent ces gardiens de l'espérance ? En vrac, il nous faut citer des écrivains, des penseurs, des poètes : Anton Pannekoek, Karl Korsch, Herman Gorter, Otto Rühle, Paul Mattick, Benjamin Péret, Cornelius Castoriadis, Claude Lefort, Jean-François Lyotard, Maximilien Rubel, Guy Debord, Raoul Vaneigem, Daniel Guérin... Longue pourrait être la liste de ces théoriciens de l'inclassable, désireux justement d'échapper à tout positionnement préétabli.

L'histoire des gauches communistes est celle de micro-archipels et d'infra-groupuscules, qui pourront éventuellement sembler dérisoires.

Mais nous voici d'emblée projetés à mille lieues du militantisme. La taille importe-t-elle lorsque l'influence se révèle décisive ? On ne saurait à l'évidence quantifier l'impact de micro-laboratoires composés d'érudits éclairés. Peut-on néanmoins esquisser une délimitation ?

Les gauches communistes s'assemblent autour de *landmarks* immuables. Elles naissent aux alentours de 1920 dans la traîne du bolchevisme et s'en dégagent rapidement.

Dès leur apparition, elles prétendent renouer avec le communisme originel et l'extraire de la gangue léniniste. Il s'agit en quelque sorte d'opérer un retour à Marx. Lénine se serait-il trompé ? Les bolcheviks sont-ils en train de remplacer la dictature du prolétariat par la dictature du parti *sur* le prolétariat ? Et si la révolution d'Octobre n'était qu'un banal soulèvement bourgeois ?

Les gauches communistes se placent dans une opposition résolue au bolchevisme. Elles rejettent l'Union soviétique, puis les « pays socialistes », et les désignent comme des *capitalismes d'État*. À l'autoritarisme du parti communiste, elles opposent le pouvoir international des assemblées de travailleurs élus et révocables, les soviets, ou *conseils ouvriers*.

Capitalisme d'État, conseils ouvriers... Autant de mots clefs.

« L'ultra-gauche » développe par la suite des positions fortement originales et apparaît comme le dernier bastion de cet « autre communisme », resté fidèle au message utopique et généreux des premiers pourfendeurs de l'inégalité. Elle se distingue non seulement du communisme traditionnel, mais encore du gauchisme organisé, qu'elle désigne comme « l'extrême gauche du capital ».

Dans *Les Origines du gauchisme*, Richard Gombin la définit plus généralement comme « cette fraction du mouvement révolutionnaire qui offre, ou veut offrir, une alternative radicale au marxisme-léninisme en tant que théorie du mouvement ouvrier et de son évolution ¹ ».

Roland Biard souligne pour sa part dans le *Dictionnaire de l'extrême gauche* ², que le conseillisme est « l'une des orientations les plus minoritaires de l'extrême gauche. La densité des scissions et divergences mineures, le langage sophistiqué et le sectarisme exacerbé dont font preuve ses militants expliquent certainement cet isolement. Il reste néanmoins que, sur le plan théorique, le conseillisme est l'une des expressions les plus pures d'un marxisme débarrassé de l'autoritarisme léniniste ».

Narrer l'histoire des gauches communistes revient en définitive à tenter d'explorer l'autre versant de la montagne. Il s'agit, au fil des pages, de dessiner les traits d'un communisme « authentique », qui ne se renia jamais, qui ne s'enflamma ni pour Moscou ni pour Pékin, qui fustigea le Goulag et la terreur sous Lénine ³...

« L'ultra-gauche », ou l'autre versant...

Mais pas seulement... Car cette pensée en perpétuelle mutation ne s'interdit aucune remise en question. Lénine se voit critiqué presque immédiatement. Marx n'échappe pas au scalpel. Son œuvre est disséquée, interrogée, soupesée. Enfin, c'est la politique elle-même qui fait l'objet d'un vaste débat. Doit-on se

1. Richard Gombin, *Les Origines du gauchisme*, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

2. Roland Biard, *Dictionnaire de l'extrême gauche, de 1945 à nos jours*, Pierre Belfond, Paris, 1978.

3. Voir à ce propos : Jacques Baynac, en collaboration avec Alexandre Skirda et Charles Urjewicz, *La Terreur sous Lénine : 1917-1924*, Éditions du Sagittaire, Paris, 1975.

cantonner à la sphère du social, ou bien faut-il privilégier la refonte individuelle et envisager une révolution intérieure ? Peut-on transformer sa vie en un *huitième art*, pour reprendre la formule lettriste ¹ ? : « En tant que mouvement *qui se pense* le gauchisme est à la fois une critique, une pratique et une théorie. Une critique qui va de la *révision* du marxisme jusqu'à la négation de celui-ci comme théorie révolutionnaire », observe Richard Gombin, qui désigne ici sous le vocable de « gauchisme » ces fameuses « gauches communistes », que l'histoire officielle a généralement négligées ².

Mais qui sont-elles, ces *gauches*, et pourquoi faut-il user d'un insistant pluriel ? Parce que nous parlons de myriades de réseaux, de constellations variables et de ramifications inattendues.

En prélude à son ouvrage, *La Gauche communiste germano-hollandaise, des origines à 1968* ³, Philippe Bourrinet convoque le vocabulaire : « Nous prenons soin, dans notre texte, de distinguer les termes de communisme de gauche et communisme de conseils ; le communisme de gauche allemand et hollandais des années vingt se situait sur le terrain de la révolution russe, dans l'Internationale communiste, et reconnaissait l'existence et la nécessité d'un parti révolutionnaire ; le terme de communisme de conseils, voire de "conseilliste", ne peut guère être utilisé que pour définir le courant de Rühle et le GIC ⁴, qui rejetaient la révolution russe comme bourgeoise et refusaient l'existence de tout parti révolutionnaire militant dans le prolétariat. [...] Nous estimons que la désignation du courant de la Gauche hollandaise comme "gauchiste" ou "ultragauche" prête à confusion et témoigne souvent d'une malveillance héritée d'une période où il était caractérisé comme "infantile" ⁵. »

Par-delà le foisonnement des étals, les gauches communistes se répartissent en quatre grandes familles.

1. Voir « L'Internationale lettriste, ou la quête du huitième art », p. 285.

2. Richard Gombin, *op. cit.*

3. Philippe Bourrinet, *La Gauche communiste germano-hollandaise, des origines à 1968*, www.left-dis.nl, Zoetermeer, 1999.

4. Sur Otto Rühle, voir : « 1920-1927 : la tumultueuse histoire du KAPD », p. 44.

À propos du GIC, voir : « 1927-1939 : le Groupe des communistes internationaux », p. 64.

5. Philippe Bourrinet, *op. cit.*

Première famille : les « Germano-Hollandais ».

En Allemagne et en Hollande, apparaît dans les années vingt ce que l'on nomme déjà le communisme de conseils. Les principaux théoriciens de la Gauche germano-hollandaise sont Anton Pannekoek, Herman Gorter, Otto Rühle, Paul Mattick, Karl Korsch. On leur doit une fascinante et décisive critique du bolchevisme. Les Hollandais identifient la révolution russe à un coup d'État bourgeois, considèrent les pays « socialistes » comme définitivement « capitalistes », et cherchent à rebâtir le communisme en partant de zéro.

Deuxième famille : les situationnistes.

Les principaux penseurs situationnistes demeurent Guy Debord et Raoul Vaneigem. Partant d'un constat similaire à celui des « germano-hollandais », les « situs » se livrent dans les années soixante à une entreprise de déconstruction de la société contemporaine. Ils tentent d'élaborer une théorie véritablement adaptée au monde moderne, qu'ils définissent comme « spectaculaire ». Les situationnistes proviennent pour la plupart des milieux artistiques et ce n'est pas fortuit. Ils relient l'art à la politique, dans le dessein de dépasser l'un et l'autre, l'horizon étant la révolution de la vie quotidienne. On ne saurait résumer en quelques lignes une pensée d'une extrême richesse. Il importe cependant de souligner que les situationnistes cisèlent une théorie qui emprunte au marxisme et à l'anarchisme, pour s'engager sur un sentier inexploré.

Troisième famille : les « Italiens ».

Ceux-ci se réclament de quelques leaders historiques : Amadeo Bordiga, Onorato Damen... Ils se distinguent avant tout par leur désir de préserver l'invariance d'un marxisme purgé de ses scories. Les « Italiens » se distinguent aussi par un discutabile « nivellement » : ils n'établissent aucune différence essentielle entre le fascisme et la démocratie, puisque dans leur regard l'un et l'autre système préservent les rapports de classes. Cette vision a parfois abouti à des dérapages pénibles, certains « Italiens » refusant notamment de mener le combat antifasciste.

Quatrième famille : les communistes libertaires.

Dépasser le clivage traditionnel entre marxisme et anarchisme, tel est l'enjeu du courant communiste libertaire, dont le principal théoricien est Daniel Guérin. Il existe certes depuis le xx^e siècle au sein de l'anarchisme des sensibilités communistes. Mais le communisme libertaire qui se développe à partir des années cinquante questionne ouvertement l'œuvre de Marx. Tandis que les marxistes interrogent leur passif et relisent Marx en le débarrassant des dogmes, à l'exemple de Maximilien Rubel, les anarchistes-communistes cherchent la voie, par-delà les oppositions usuelles. Ne peut-on trouver un terrain d'entente ?

Déjà, il me semble que je verse dans un involontaire schématisme. Car enfin, cette ébauche de classification, je la perçois comme réductrice et sclérosante. Il me faudra pourtant organiser les choses et les rendre accessibles, au risque d'occulter les nécessaires nuances de pensées perpétuellement mouvantes.

Il est vrai que le corpus des gauches communistes n'a rien de figé. Les conseillistes empruntent librement aux penseurs qui peuvent les nourrir et les faire progresser, sans se préoccuper de leurs origines : Marx cohabite avec Stirner. Lénine est lu et relu, de même que Trotski. On ne s'interdit rien. Pas d'évangile. Refus du dogme.

Dans son essai, *Pour un marxisme libertaire*, Daniel Guérin observe que les révolutionnaires ont toujours pratiqué l'art de l'emprunt : « Le collectivisme libertaire de Bakounine essayait de concilier Proudhon et Marx. Le marxisme s'efforça de trouver, dans la I^{re} Internationale, un moyen terme entre Blanqui et Bakounine. [...] Lénine lui-même, dans *L'État et la révolution*, est partagé entre l'anarchisme et le communisme d'État, entre la spontanéité des masses et la discipline de fer du jacobinisme. Pourtant la véritable synthèse de ces deux courants reste à faire ¹. »

La synthèse, maître mot des gauches communistes ?

Si les termes nous manquent pour désigner cet archipel, cela tient à un second trait caractéristique : ses protagonistes n'ont jamais cessé d'évoluer, de se jouer des étiquettes et de refuser les vitrines trop clinquantes. Il y a une volonté de dépasser les

1. Daniel Guérin, *Pour un marxisme libertaire*, Robert Laffont, Paris, 1969.

sigles, de faire fi des cases trop établies. Il y a l'envie de se trouver *ailleurs*.

Au risque de s'embourber, de s'égarer, de déraper et de cautionner l'innommable... Pourquoi le cacher ? « L'ultra-gauche » s'est parfois lourdement fourvoyée. Elle a sous-estimé le nazisme et en a ignoré la dimension antisémite. Comment pouvait-on dénoncer l'antifascisme, à l'heure de la Shoah ? Plus tard, certains cénacles se sont amourachés de Robert Faurisson et ont embrassé son « révisionnisme historique », niant le génocide nazi...

En dépit des lumières qu'elles ont pu répandre, ou tenter de répandre, les gauches communistes avancent ainsi chargées d'ombres. C'est le triste privilège du siècle écoulé.

La préhistoire mène à l'histoire

À ce stade du récit, sans doute devrais-je m'attarder sur les origines intellectuelles et politiques d'un courant qui n'a manifestement pas surgi *ex nihilo*. Encore cet aspect fait-il immédiatement problème.

Car enfin... L'acte de naissance est connu. Les gauches communistes voient le jour en 1920, dans le giron du Mouvement communiste international, au sein même du Komintern. Elles incarnent ainsi dès l'origine le versant gauchiste de la montagne bolchevik.

Leur préhistoire se confond forcément avec celle du « communisme officiel », dont elle constitue le pendant occulté.

Faut-il ainsi, d'un trait hâtif, biffer la généalogie et renvoyer le lecteur aux travaux d'études sur les « communismes primitifs », en songeant, entre autres, à *L'Introduction du marxisme en France*, de Maurice Dommanget (Éditions Rencontre, Lausanne, 1949), à l'ouvrage d'Annie Kriegel, *Aux origines du communisme français* (Flammarion, Paris, 1969), ou même à *L'Histoire générale du socialisme*, de Jacques Droz (Presses universitaires de France, Paris, 1978) ?

L'histoire sociale est ponctuée de soulèvements, de mouvements épisodiques, d'éruptions volcaniques. On a coutume de faire remonter « l'ultra-gauche » à la Révolution française,

puisque « droite » et « gauche » ne prennent sens qu'avec l'avènement de la République et la création des parlements.

Mais la révolte des esclaves romains, menée par Spartacus de 73 à 71, avant d'être anéantie par Crassus, puis Pompée, constitue un acte symbolique autrement plus fondateur. La révolution allemande que mènent en 1919 Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ne se réclame-t-elle pas du « spartakisme » ?

Il faudrait évoquer Thomas Müntzer (1488-1525). Celui-ci développe un christianisme « social », insistant sur le fait que Dieu a créé tous les hommes *égaux*. En 1523, le prêcheur itinérant au verbe enflammé fonde la Ligue des élus, qui annonce l'avènement des temps messianiques et prophétise la chute de tous les tyrans. En 1525, Thomas Müntzer prend une part active à la guerre des Paysans, qui ensanglante la Thuringe. Il lève notamment une armée de deux mille « gueux », rassemblés sous la bannière de l'arc-en-ciel. Il meurt finalement décapité, tandis que son mouvement révolutionnaire et messianique est détruit par le fer.

Ned Ludd est à sa façon un autre héritier de Spartacus. En 1779, ce travailleur anglais détruit l'une des premières machines industrielles, et mène en 1811 et 1812 un conflit social « incontrôlé », qui préfigure les « grèves sauvages » du *xx^e* siècle.

Dès la Révolution française, le camp du progrès se voit débordé par une gauche extrême.

Apparu pendant l'été 1793, le groupe des Enragés pratique la surenchère et réclame des mesures en faveur des plus pauvres : taxation des denrées, réquisition des grains, peine de mort pour les spéculateurs. Les meneurs sont Chalier, Varlet, et surtout Jacques Roux (1752-1794). Ce prêtre défroqué tente de radicaliser le mouvement : « La liberté n'est qu'un vain fantôme quand une classe d'hommes peut affamer l'autre impunément ; l'égalité n'est qu'un vain fantôme quand le riche exerce le droit de vie et de mort sur ses semblables ¹. »

Alors même que les républicains contestent les privilèges de la noblesse, Roux s'en prend déjà à la bourgeoisie et critique

1. Cité dans : Jean Tulard, Jean-François Fayard et Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de la Révolution française, 1789-1799*, Robert Laffont, Paris, 1987.

« l'aristocratie marchande, plus terrible que l'aristocratie nobiliaire et sacerdotale ».

Journaliste et polémiste (on le surnomme « Homère de l'ordure »), Jacques Hébert (1757-1794) enfonce le clou. Il anime un journal révolutionnaire, *Le Père Duchesne*, qui reprend une partie du programme social des Enragés. Il est arrêté sur la base d'un rapport de Saint-Just, puis guillotiné.

Anacharsis Cloots (1755-1794) subit le même sort. Héritier richissime, globe-trotter émérite et ci-devant baron, l'étrange personnage s'enthousiasme pour la Révolution. Ministre auto-proclamé de la « censure politique », il organise une théâtrale « ambassade du genre humain », se fait l'apologue de la guerre révolutionnaire et prône une épuration sans faille. Il est finalement dénoncé par Saint-Just en même temps que les Hébertistes.

Gracchus Babeuf (1760-1797) prend le relais quelques années plus tard. Celui-ci a échafaudé avant la Révolution un vaste plan de réforme fiscale, qu'il publie après 1789 sous le titre de *Cadastre perpétuel*. Il constitue en mars 1796 un mystérieux Directoire secret de salut public, dans lequel figurent Antonelle, Félix Le Peletier, Charles Germain, Buonarotti et Sylvain Maréchal. Cette société secrète révolutionnaire publie un texte fondamental : *Le Manifeste des égaux*. On y glane ce passage qui en un sens résume à lui tout seul l'idéal communiste : il s'agit d'une « religion de la pure égalité ¹ ».

Plus tard, le mouvement communiste naissant se voit traversé de multiples tendances. Étienne Cabet et la voie communautaire, Charles Fourier et le dépassement du couple, Auguste Blanqui et ses *Instructions pour une prise d'armes...* Autant de voies séparées et divergentes.

Les camps se mettent en place. D'un côté les anarchistes (Pierre-Joseph Proudhon, Michel Bakounine), de l'autre Karl Marx et sa postérité « scientifique ». La conception « autoritaire » de Marx doit-elle l'emporter sur la vision « fédéraliste » de Bakounine ? Le débat est avant tout stratégique. Les anarchistes refusent la graduation progressive vers le communisme

1. Sur Gracchus Babeuf, voir notamment : Yolène Dilas-Rocherieux, *L'Utopie ou la mémoire du futur. De Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Robert Laffont, Paris, 2000.

et prônent l'immédiatisme. En 1872, Karl Marx prend acte de la rupture dans un texte célèbre : *Les Prétendues Scissions dans l'Internationale*.

Au fil d'une histoire complexe, le courant marxiste se scinde par la suite en trois grands ensembles : une droite « révisionniste », prête à remettre en cause les fondements de la théorie communiste (Édouard Bernstein, Georges Sorel) ; un centre, qui louvoie et voudrait maintenir l'intégrité de la doctrine en l'adaptant au monde réel (Karl Kautsky) ; une gauche arc-boutée sur le verbe marxiste, et qui refuse toute compromission dictée par les circonstances (Rosa Luxemburg). Encore ces jalons paraissent-ils singulièrement artificiels, au regard d'une histoire riche de sa diversité.

Dans les années qui précèdent la révolution d'Octobre, le « milieu » socialiste est ainsi émietté. Dans *Aux origines du communisme français*¹, Annie Kriegel décrit de nombreuses sectes, qui s'affublent du nom ronflant de « parti communiste ».

C'est la révolution d'Octobre qui provoque en fin de compte le clivage décisif. Voici l'instant de vérité. Les communistes russes avaient pu jusqu'ici se perdre dans le dédale des mots. Les voici maintenant confrontés au principe de réalité. Parviendront-ils à maintenir l'idéal tout en gérant un immense pays ?

Il ne s'agit pas de tracer ici la complexe généalogie d'une pensée nourrie d'emprunts divers. Nous nous contentons de délimiter le périmètre et de décrire succinctement le sol.

Nous allons maintenant entamer un long voyage en terre inconnue, qui nous mènera à la rencontre de perdants magnifiques, d'authentiques nihilistes, de créateurs téméraires, de névrosés sectaires, de révolutionnaires sincères...

Ils campent dans l'extrême. Leur discours peut effrayer ou bien séduire. Ils ne sont à l'abri ni des dérapages ni des erreurs tragiques. Mais leur sillage laisse rêveur. « L'ultra-gauche » demeure au xx^e siècle un serpent de nier, une obsession. Les conseillistes apparaissent comme les derniers serviteurs du rêve.

Mais je me dois dès maintenant d'explicitier mon propre regard. J'ai toujours nourri une instinctive sympathie pour ces

1. Annie Kriegel, *Aux origines du communisme français, contribution à l'histoire du mouvement ouvrier français*, Flammarion, Paris, 1969.

cherchants, partagés entre la quête de l'utopie et la lucidité la plus implacable.

Je ne prétends aucunement à l'objectivité. J'ai lu avec passion les situationnistes, Pannekoek, Castoriadis... Ils me fascinent, ces théoriciens, ces activistes, ces incendiaires qui voulurent faire table rase. On peut légitimement me reprocher certaines inclinaisons. Je les assume.

Il n'empêche que ce travail se veut avant tout un bilan historique. J'ai tenté de restituer les faits, en m'y arrimant, du mieux que j'ai pu. Sans jamais rien dissimuler.

Ce livre présente pour la première fois l'histoire d'un *autre* communisme. Ni trotskistes, ni maoïstes, ni anarchistes, les protagonistes de l'ultra-gauche furent encore moins des « communistes orthodoxes ». Sont-ils au final les grands perdants d'un siècle de barbarie ?

De l'Union soviétique à la France, de la Hollande à l'Allemagne en passant par l'Italie, ces agrégats minuscules d'intellectuels, de philosophes, de poètes et d'activistes ont exercé une influence déterminante, à la fois culturelle et politique.

À contre-courant des modes, des idéologies et des engouements médiatiques, ils ont, souvent au péril de leur vie, analysé, dénoncé, combattu le totalitarisme, qu'il soit rouge ou brun.

Anton Pannekoek, Karl Korsch, Herman Gorter, Otto Rühle, Paul Mattick, Benjamin Péret, Cornelius Castoriadis, Claude Lefort, Maximilien Rubel, Guy Debord, Raoul Vaneigem, Daniel Guérin : tels furent, parmi d'autres, les acteurs de ce combat clandestin.

De la Révolution russe à l'insurrection spartakiste, de la guerre d'Espagne à Mai 68, voici l'histoire de ces mouvements, souvent informels, qui furent les ennemis acharnés de tous les goulags.

Journaliste et écrivain, Christophe Bourseiller est l'auteur de vingt-cinq livres, parmi lesquels : Les Ennemis du système (1989), Les Faux Messies (1993), Vie et mort de Guy Debord (1999). Il est également rédacteur en chef de la revue Archives et documents situationnistes, publiée chez Denoël depuis l'automne 2000.

B 25163.5  10.03
ISBN 2.207.25163.2
25 €

Extrait de la publication

